

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 26 AVRIL 1890

LE REGIMENT

PREMIÈRE PARTIE

LE SOUS-OFFICIER JACQUES

Que de ruses il fallait pour ne se pas trahir ! Car le père Routard aurait peut-être crié, s'il avait su que Jacques, au lieu de se reposer, prenait sur ses nuits, la tête entre les mains, dans sa petite chambre, étudiant, écrivant, comparant. Ils avaient beau se cacher, du reste. Dans l'étroite maison qu'ils occupaient à l'extrémité de Villars, sur le versant même de la montagne, le secret d'un travail nocturne ne se pouvait garder longtemps. Mais Routard fit semblant d'être aveugle, après qu'il eut tout découvert. Et Jacques put continuer d'étudier, et Marjolaine put continuer d'acheter des livres.

Jacques était maintenant un superbe garçon. Grand, admirablement découpé, les épaules larges, très brun, les yeux noirs, il rappelait beaucoup la physionomie et l'allure de Julien Rémondet tout en ayant le regard à la fois doux, timide et fier de Marguerite. S'il y avait timidité chez lui, hâtons-nous de dire qu'elle n'était due qu'à son jeune âge, et qu'elle était bien plutôt de l'incertitude, car jamais il n'y eut plus hardi montagnard, plus infatigable et plus amoureux de périls.

Marjolaineméritait toujours son joli sur-nom. Grande, frêle et d'apparence délicate, bien qu'elle fût robuste en réalité, elle avait sur le visage, sur les lèvres, dans les yeux une douceur exquise et souriante, comme une promesse tendre d'un cœur honnête, incapable d'une bassesse, incapable d'une faute. Sa maternité précoce, il faut bien employer ce mot, puisqu'elle avait soigné Jacques comme une mère alors qu'elle-même avait encore besoin des préoccupations maternelles, avait donné à sa physionomie quelque chose de sérieux, de réfléchi.

C'est ainsi que grandissant elle-même, elle avait vu auprès d'elle grandir Jacques. Elle l'avait vu se développer, devenir bon, être beau, à mesure qu'elle-même se développait, devenait bonne, se sentait belle. Et à force de vivre ensemble, dans une intimité parfaite, jamais troublée par aucune querelle, par aucun nuage, ils en étaient venus à s'adorer et à ressentir si bien le besoin l'un de l'autre qu'ils ne pensaient pas qu'une séparation fût possible.

Jacques était encore trop jeune pour se rendre compte du genre d'affection qu'il éprouvait pour Marjolaine. Dans sa vie laborieuse et simple, tout à l'étude, comment l'amour serait-il né ? Il aimait donc Marjolaine simplement et fortement, n'essayant point d'analyser son cœur. Mais il n'en était pas ainsi pour Marjolaine.

Elle comprit, un jour, en voyant combien Jacques était beau, quelle droiture il avait dans le

caractère, elle comprit qu'il y avait en elle un sentiment nouveau, inexplicable, qui la rendait parfois triste et subitement gaie, songeuse toujours. Elle comprit que son affection pour Jacques venait de se modifier profondément, de changer de nature et de devenir, s'il était possible, plus profonde et plus humaine. Et il lui sembla que cela était naturel d'aimer Jacques, que cela ne pouvait pas se passer autrement, que ne point l'aimer d'amour eût été presque une faute. N'était-elle pas tout pour lui ? Elle ne se demanda pas si Jacques avait pour elle le même genre d'affection. Jacques était encore un enfant. Mais dans quelques années, quand il serait un homme, certes elle serait aimée. Elle en était sûre. Elle n'avait pas grande science et grande philosophie, mais l'amour attire l'amour. Elle savait cela, puisqu'elle était femme.

Maintenant, quand elle regardait Jacques, ses yeux se faisaient plus doux. Elle avait toute sa vie pensé à lui. Cela ne la changeait pas d'y penser désormais sans cesse. Pourtant il lui semblait que Jacques avait été un inconnu pour elle, que

la vie doucement, sans attrait, mais sans secousse.

Ils étaient venus s'asseoir tous les deux sur un banc de pierre adossé à la maison. Le soleil se couchait derrière les cimes des montagnes qui entouraient Villars d'une colossale ceinture. Les hauteurs étaient encore baignées d'une lumière rouge d'incendie dans laquelle planaient lentement quelques grands oiseaux de proie, mais la vallée était dans l'ombre au-dessous. L'air était tiède. On était en plein été. Par des soirées comme celles-là, huit jours auparavant, le père Routard n'eût pas manqué de venir fumer son brûle-gueule sur le banc, entre ses deux enfants. C'était sa place habituelle, entre les deux. Ce souvenir les attristait. Et ils restèrent longtemps silencieux, semblant admirer, mais ne voyant pas l'admirable paysage qui s'étendait à leurs pieds. Enfin Jacques prit la main de Marjolaine.

—Ma petite sœur, dit-il, hésitant beaucoup, je crois que je vais te causer beaucoup de peine.

—Ce n'est pas possible, fit-elle souriant, tu m'aimes trop pour cela.

—C'est vrai, pourtant.

—Ah !

—Je te demande ton pardon, d'avance.

—Je te pardonne. Et maintenant, fais-moi de la peine. Jacques prit la main de Marjolaine dans la sienne.

—Je vais te quitter, sœur chérie.

—Où vas-tu ?

—Je voudrais être soldat, m'engager, devenir officier.

—Ah !

Elle était interdite et si émue qu'elle ne put répondre. Ses beaux grands yeux s'arrêtèrent seulement sur le jeune homme avec un reproche. Mais elle n'avait pas besoin de parler. Le tremblement de ses lèvres et la pâleur de ses joues disaient assez sa surprise, sa terrible anxiété. Il vit sa douleur et serra plus tendrement la main qu'il tenait.

—Est-ce que tu crois que, très loin comme tout près, je ne t'aimerai pas de la même façon ?

—Si, tu m'aimeras. Je le sais bien, dit-elle, reprenant un peu sa présence d'esprit. Mais est-ce que tu songes partir ?

—Oui.

—Pourquoi ? N'es-tu pas oien ici ? N'as-tu pas tout ce qu'il te faut ? Tu as dix-huit ans. Dans trois ans, tu tireras au sort. Ne peux-tu attendre trois ans encore. Tu t'ennuies donc auprès de moi ?

—Sœur chérie, dit-il, c'est toi maintenant qui me fais du mal ; veux-tu m'écouter ? Veux-tu savoir pourquoi je veux partir ?

—Oui.

—Eh bien, écoute.

Il se rapprocha un peu. L'ombre, cette fois, était complètement venue. Le soleil avait disparu derrière les montagnes. Il ne restait qu'une longue bande rouge à l'horizon. Les concerts des insectes nocturnes troublaient seuls la grande quiétude de cette belle soirée.

—Je veux être soldat. C'est une idée que j'ai depuis longtemps, va. Comment m'est-elle venue ? Je ne sais pas. Petit à petit, sans doute en lisant les histoires que tu m'achetais et que je dévorais en cachette du pauvre père. C'est ta faute, tu vois, petite sœur ?

Elle hocha la tête.

—Depuis mon enfance, depuis que je sais réfléchir et raisonner un peu, je n'ai entendu, autour de moi, parler que de guerre. Tu m'as recueilli



Le Chinois est percé de part en part d'un coup de baïonnette.—Page 419, col. 3

c'était un Jacques nouveau qu'elle découvrait et qui ne ressemblait en rien à celui qu'elle avait élevé. Puis, ses préoccupations étaient d'un autre genre. Elle n'avait jamais songé qu'à l'heure présente. Cela suffisait. Chaque jour amenait son travail, son pain, sa peine ou sa joie. Mais voilà qu'à présent des projets d'avenir fermentaient en elle, d'un avenir où Jacques jouait toujours son rôle. Et c'était cela qui la préoccupait.

Quelques jours après la mort du père Routard, ils eurent une conversation qui allait décider de cet avenir. Ce fut, pour ainsi dire, le trait final sous leur ancienne vie. Une vie nouvelle allait commencer et si les pauvres enfants avaient pu prévoir ce que cette vie allait amasser sur eux de catastrophes, d'angoisses, de larmes, certes, ils fussent restés côte à côte, peletonnés dans leur affection, ne songeant qu'à eux et laissant s'écouler